

A black and white photograph of a fox peering through a dense thicket of tall, dry grass. The fox's face is partially visible, looking directly at the camera. The grass blades are thin and numerous, creating a complex, textured background.

PIERRE SCHOENTJES

**NOS REGARDS
SE SONT CROISÉS**

LA SCÈNE DE LA RENCONTRE AVEC UN ANIMAL

LE MOT ET LE RESTE

PIERRE SCHOENTJES

NOS REGARDS
SE SONT CROISÉS

LA SCÈNE DE LA RENCONTRE
AVEC UN ANIMAL

LE MOT ET LE RESTE
2022

Pour Katrien, toujours...
qui lit une menace dans le regard des chats.

*« Could a greater miracle take place than for us to
look through each other's eyes for an instant? »*

Henry David Thoreau, *Walden* (1854)

OUVERTURE

Il semblerait que moins les animaux tiennent de place dans notre vie, plus ils s'invitent dans notre imaginaire. Si l'on excepte les animaux de compagnie dont le nombre ne cesse de croître, les bêtes ne font plus partie de la vie quotidienne dans les sociétés occidentales prospères. Vaches, porcs et poules sont relégués dans des élevages industriels avant d'être conduits dans les abattoirs géants où ils terminent souvent dans l'indignité une vie misérable. Dans le même temps les documentaires animaliers et les séquences YouTube qui, à travers ours, loups, baleines, oiseaux migrateurs ou autres insectes microscopiques, s'attachent à montrer la vie sauvage, jouissent d'une popularité durable. Rares sont toutefois les citadins, désormais largement majoritaires au sein de la population, qui ont eu l'occasion de croiser un renard ou un blaireau, un chevreuil ou un sanglier. Pour les plus jeunes, même ces mammifères moins exotiques que ceux que nous montrent nos écrans n'existent que comme personnages de livres illustrés ou de films d'animation. L'horreur comme l'idéal ne nous parviennent plus que mis à distance, de manière aseptisée voire tout à fait abstraite.

Il n'en a évidemment pas toujours été ainsi. Tant que la France a été un grand pays agricole fait de petits paysans, les animaux étaient omniprésents, certainement dans

les campagnes. Ce n'est que dans les années soixante avec l'avènement du tracteur et le remembrement que les animaux de trait ont disparu et que les basses-cours ont décliné, parallèlement à l'émergence des grandes surfaces qui proposaient de la viande à bon marché. Au-delà de l'univers rural d'ailleurs, les chevaux – derniers représentants d'une époque où l'animal fournissait une force motrice essentielle – sont restés longtemps visibles, sinon dans les grandes villes du moins dans les villages.

Or, c'est aussi par le contact direct avec les animaux que nous nous définissons comme êtres humains, en prenant conscience de ce qui nous lie à eux et ce qui nous différencie. Notre enquête s'efforce d'interroger ce lien avec les animaux, devenu plus ténu au fil du temps, à partir d'une scène particulière : celle dans laquelle le regard d'une femme ou d'un homme s'attache à celui d'une bête, la confrontation muette et immobile qui rapproche brièvement mais avec une intensité particulière un animal humain et un animal non humain.

Ce topos de la rencontre les yeux dans les yeux, décliné depuis longtemps aussi bien par la littérature romanesque que par des témoignages, prend aujourd'hui une valeur particulière. C'est en effet plus souvent par le truchement de textes que par la fréquentation personnelle des animaux que les citadins que nous sommes prennent conscience de l'intensité de ce moment. Parfois, la lecture réactive le souvenir d'une rencontre vécue, d'habitude avec un animal domestique car les animaux sauvages, même les moins farouches, évoluent en dehors de notre univers quotidien et il est rare que l'on puisse

croiser leur regard. Plus souvent, la lecture rend sensible une expérience qu'il est donné à peu de personnes de vivre. Ce vécu par procuration, que la littérature met d'ailleurs en place dans tous les domaines de l'expérience, n'est pour autant pas à mépriser. En effet, les écrivaines et les écrivains versent la rencontre dans une forme qui témoigne simultanément de leur manière propre et de notre imaginaire collectif.

C'est rappeler que la littérature, même la plus réaliste, participe à construire le monde et qu'elle n'en propose pas une simple retranscription. Dans le cas qui nous préoccupe plus spécifiquement, les textes contribuent d'une manière importante à définir les rapports que nous entretenons avec le vivant. Il est donc bon que la voix des créateurs soit plus largement entendue, à côté de celle des nombreux philosophes, historiens, anthropologues, éthologues et militants qui s'attachent à la problématique, chacun selon un angle spécifique. Si la rencontre est unique, par sa rareté comme par son intensité, il existe quantité d'œuvres qui intègrent la scène. Maintenant que l'écologie s'est imposée comme une préoccupation majeure, le retour sur ces textes et leur rapprochement permettent de prendre la pleine mesure de la richesse exceptionnelle des liens qui nous unissent aux animaux.

CETTE RENCONTRE, UNIQUE

Leurs yeux se rencontrèrent

Pour les lecteurs appartenant à une génération plus âgée au moins, il est clair que le titre de cet essai fait référence à un livre demeuré célèbre et dont l'actualité était encore fraîche quand je l'ai découvert. Lorsqu'en 1981 Jean Rousset publie *Leurs yeux se rencontrèrent*, consacré à la scène de la première vue dans le roman, celle lors de laquelle l'amour naît, il inscrit son travail dans une perspective simultanément thématique et structuraliste. L'incipit pose le cadre :

Mon thème est une scène, rien de plus: quelques lignes, parfois quelques pages, c'est peu dans la continuité d'un roman; c'est beaucoup si l'on admet qu'elles constituent une scène clé, à laquelle se suspend la chaîne narrative, c'est beaucoup aussi dès que l'on jette un coup d'œil sur l'ensemble de notre trésor littéraire, la scène de rencontre est partout – ou presque. Une tradition tenace la répète depuis deux millénaires, non sans variantes, encarts ou amplifications. On ne peut s'empêcher d'en reconnaître le caractère quasi-rituel; elle appartient de droit au code romanesque, elle y figure avec son cérémonial et ses protocoles¹.

1. Jean Rousset, *Leurs yeux se rencontrèrent. La Scène de la première vue dans le roman*, Paris, José Corti, 1981, p. 7.

Rousset esquisse une grille de lecture qui lui permettra d'aborder de manière systématique le vaste ensemble de textes qu'il va explorer. Il distinguera notamment l'*effet*, l'impression forte laissée par l'*échange*, la communication qui s'établit à distance et ses conditions, et le *franchissement*, la manière dont la distance est symboliquement et physiquement abolie. L'important travail de modélisation effectué ne doit pas occulter le fait que l'intérêt, durable, de ce livre réside dans les lectures fouillées que le critique propose. Comme le signale le titre, emprunté comme chacun sait à *L'Éducation sentimentale* (1869), le champ couvert est celui de la littérature romanesque française « classique » de Chrétien de Troyes à Proust, en passant notamment par Balzac et Flaubert. Rousset a élargi l'éventail en faisant une certaine place à l'Antiquité, mais il reste avec le regret de ne s'être adonné qu'à « un peu de braconnage » seulement sur les terres étrangères.

La tradition littéraire étant massivement masculine, l'on ne s'étonnera pas d'observer que les écrivains sont très sensiblement plus nombreux à avoir été conviés que les écrivaines. La perspective dominante des romans penche aussi largement du côté des hommes. Il ne s'agit évidemment pas d'en tenir ici grief au critique, même si notre sensibilité contemporaine aurait sans doute privilégié un échantillonnage différent et accordé plus d'attention à la mise en scène des rapports de force entre les protagonistes, rarement symétriques. À ne pas en douter, le franchissement violent recevrait aujourd'hui un autre traitement. Est-ce vraiment parce que la littérature est « en principe policée » que « le viol, le rapt, toutes les formes d'agression ne peuvent

que constituer l'exception¹ » et que des scènes pareilles sont rares, ou parce que des stratégies narratives euphémisantes permettent d'excuser des héros – et au-delà des hommes – qui ont une conception brutale de la « séduction » ? Quoi qu'il en soit, la publication simultanée de l'intéressante réécriture d'*Adolphe* de Benjamin Constant par Ève Gonin, *Le Point de vue d'Ellenore* (1981), pouvait rendre sensibles les lecteurs des collections Corti à l'importance de la perspective féminine.

Ce n'est pas ici le lieu où s'interroger afin de savoir si la cellule narrative que Rousset étudiait et qu'il imaginait vraisemblablement universelle constitue oui ou non le reflet d'une domination masculine tout aussi généralisée. Le rappel des lignes de force de *Leurs yeux se rencontrèrent* et leur brève mise en contexte vise à ancrer la problématique dans une tradition littéraire importante. Jouant sur le titre de Rousset, notre essai se focalisera sur un autre face-à-face : celui d'une femme ou d'un homme avec un animal.

Le passage de « leurs yeux se rencontrèrent » à « nos regards se sont croisés » pointe déjà vers un changement d'angle. Alors que, faisant référence à un échange amoureux et privilégiant le passé simple, la citation empruntée à Flaubert renvoie à l'univers romanesque des belles-lettres, l'expression privilégiée ici, plus neutre et impliquant une expérience personnelle, invite à ouvrir l'éventail pour inclure le récit. La référence à un vécu potentiel ne diminuant à l'évidence en rien la valeur littéraire du texte.

1. *Ibid.*, p. 129.

L'ambition générale est différente, elle aussi, de celle visée par Rousset puisqu'il ne s'agit pas de dégager un quelconque invariant culturel porté par des stratégies et des formes récurrentes. L'on examinera, sur une période qui va de la toute fin du XIX^e siècle à notre époque contemporaine – soit un long siècle – comment et pourquoi sont mises en scène les rencontres avec des animaux, et uniquement celles qui placent les protagonistes les yeux dans les yeux. Des constances se dégagent dans la manière dont ces passages sont écrits, mais une évolution est aussi notable entre les textes les plus anciens et ceux qui nous sont les plus proches.

Aucune volonté d'exhaustivité n'a présidé à cette recherche qui enquête sur la manière dont le thème se répète dans un ensemble d'œuvres: c'est la lecture d'un nombre assez conséquent de textes dans le cadre de travaux consacrés à l'écopoétique qui nous ont amené à prendre conscience du fait que ces moments, malgré leur relative rareté, ne sont pas exceptionnels. D'observer aussi que le soin que les écrivains apportent au récit de ces rencontres témoigne de leur importance, souvent capitale. C'est dire que nous nous situons dans la continuité de ce « déplacement de l'attention, une approche de l'altérité à partir de failles historiques et de fissures intimes mais aussi d'éblouissements devant l'inventivité du vivant¹ » qu'Anne Simon met en avant lorsqu'elle souligne que la zoopoétique n'est pas une discipline mais une nouvelle façon de voir le monde, et de lire les œuvres.

1. Anne Simon, *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, Wildproject, 2021, « Tête nue », p. 30.

Le dossier a ainsi progressivement grossi, jusqu'à autoriser l'amorce d'une approche surplombante autour d'un peu plus de soixante-dix textes. Le champ exploré consiste essentiellement d'œuvres qui reviennent sur l'expérience de la nature, témoignent d'une proximité avec des animaux domestiques et sauvages, ou – pour les plus récentes d'entre elles – problématisent des enjeux écologiques. Il est vraisemblable qu'une recherche systématique, assistée par des outils informatiques qui repéreraient automatiquement les passages potentiellement significatifs, permettrait une récolte plus riche. Mais l'on perdrait alors la cohérence propre à une bibliothèque personnelle, où une lecture conduit à une autre, ce qui permet des découvertes inattendues et qui prennent sens dans un réseau global.

Le domaine français est au centre de la recherche, mais nous nous arrêterons aussi à des œuvres issues du domaine tchèque, suédois, italien, allemand et anglais. Tantôt de manière ponctuelle, tantôt plus longuement; ainsi en compagnie de l'autrichienne Martha Haushofer et de plusieurs écrivains et écrivains anglo-saxons. Les textes en anglais ont d'ailleurs d'autant leur place ici qu'ils ont récemment participé à repenser, en France aussi, la manière dont nous concevons nos rapports avec les animaux.

Ouvert sur une littérature qui n'est pas canonique, au sens restreint que l'École donne à ce terme, ce livre a aussi l'ambition d'attirer l'attention sur une littérature rarement explorée. À la charnière du XIX^e et du XX^e siècle, un certain nombre de textes avaient pris la campagne et la vie rurale pour sujet. Remarqués et récompensés, conformément

à l'équilibre que la Troisième République veillait à maintenir entre Paris et la Province aussi dans le domaine des lettres, ils ont été oubliés. Cela s'est fait d'autant plus aisément qu'un classement parfois hâtif dans la catégorie de la littérature régionale a permis de les discréditer suite aux compromissions de certains auteurs sous le régime de Vichy. Mais une Marguerite Audoux, qui écrit avant la Grande Guerre, n'est pas sans mérites littéraires et témoigne de ce que pouvait être la rencontre avec un animal dans une société rurale où les bêtes étaient omniprésentes. La même chose vaut pour Jeanne Bemmer-Sauvan, qui écrit, elle, après la première guerre mondiale : les deux livres au ton différent qu'elle consacre à sa ferme, saisie dans la matérialité de la nature campagnarde, ne doivent rien à une bucolique de convention.

Un certain nombre d'autres auteurs, Colette par exemple, restent célèbres mais ne sont guère largement lus par le grand public pas plus qu'ils ne font encore l'objet de recherches importantes dans le monde académique. Il était prévisible qu'une écrivaine chez qui les animaux jouent un rôle central et qui avait développé à leur égard une sensibilité particulière revienne sur des rencontres, qu'elle-même recherchait d'ailleurs activement. L'attention portera aussi sur des textes qui, en raison de leur appartenance au genre du récit ou du témoignage, historiquement peut-être moins légitime dans le monde des lettres en France que la non-fiction dans les pays anglophones, ont été délaissés par les études littéraires. L'œuvre de Simone Jacquemard, qui s'est nourrie d'une expérience personnelle importante, en offre l'illustration. À la fin des années soixante, cette romancière a recueilli un grand nombre d'animaux sauvages avec lesquels elle

s'efforçait de vivre au plus près. Elle en a tiré plusieurs récits qui ont notamment accompagné la génération flower power quand, soucieuse de modes de vie alternatifs, celle-ci mettait en pratique le « retour à la terre ».

La littérature de témoignage ne sera pas oubliée : il se trouve que le grand public plébiscite massivement des récits qui reviennent sur des vies passées dans l'intimité d'animaux sauvages. Du trappeur Grey Owl converti en défenseur de l'environnement dans le Grand Nord canadien des années vingt à Geoffrey Delorme qui a tout récemment connu un succès important avec un récit d'immersion dans une forêt en Normandie, plusieurs textes font en effet résonner une proximité avec le monde naturel avec pour souci principal celui de le défendre.

Notons d'emblée que l'enquête nous amènera à faire une place importante aux écrivaines. Sans doute qu'une intimité plus grande de certaines d'entre elles avec des animaux de compagnie explique cet état de fait ; peut-être aussi que les femmes ont été plus attentives à la vie des bêtes parce qu'à la différence des hommes elles ont été plus rarement amenées à les tuer, en particulier à la chasse. Quelles qu'en soient les raisons, ce constat s'est imposé alors même qu'il ne découle d'aucune volonté préétablie.

À de rares exceptions près où la rencontre avec des animaux apparaît comme un fil conducteur de l'œuvre, laquelle recevra alors une attention soutenue, les textes regroupés ici ne consacrent à la rencontre les yeux dans les yeux avec un animal qu'une place limitée. Il s'agit en règle générale